

LA VOIX DU PATRIMOINE de l'Industrie



N° 20 hiver 2007

EDITORIAL

Nous ne pouvons pas ouvrir ce vingtième numéro de la Voie du Patrimoine sans vous faire part de cette formidable journée passée à Torteron le 8 septembre dernier.

Le soleil était au rendez vous, M. le Maire, Serge Méchin avait convié plusieurs personnalités et autres amoureux de l'histoire industrielle.

Patrick Léon, ravi de retrouver le Val d'Aubois, et Annie Laurant ont su captiver l'auditoire de leurs connaissances du site.

Pierre Caldi, Président du Pays Loire Val d'Aubois, toujours prompt à remercier les acteurs du patrimoine n'a pas failli à sa réputation.

Une journée bien agréable, bravo M. le Maire !

Et tous nos encouragements pour mener à son terme la découverte de Torteron.

Aubois de Terres et de Feux a dix ans, les élections municipales approchent, et mon activité professionnelle m'ayant projeté hors du Berry, est venu pour moi le moment de passer la main. Sans parler de testament politique, l'heure du bilan a sonné :

L'engagement du Pays Loire Val d'Aubois et de son Président à s'impliquer dans la valorisation culturelle d'un patrimoine issu essentiellement de l'histoire industrielle comme moteur du développement d'une économie locale moribonde marqua le début de cette étonnante aventure.

Domage que ce même Pays n'ait pas souhaité se transformer en une Communauté de communes. Quel bel outil aurions nous eu à notre disposition pour mettre en œuvre ce projet aussi complexe, au si fort potentiel !

Et quel formidable élan aurions nous pu communiquer à notre territoire !

Nous avons le projet et les financements : une occasion unique de construire une organisation communautaire qui ne soit pas une coquille vide !

Pourquoi notre Président, avec son immense talent, a-t-il toujours hésité à lancer cette bataille décisive pour doter le Pays d'une structure pérenne de développement ?

Je laisse à chacun et en particulier à l'intéressé, le soin d'apporter sa réponse.

La conséquence de ce défaut d'organisation nous impose de multiplier les Maîtres d'Ouvrages porteurs de projets.

Avec le risque évident de subir le rythme et le bon vouloir de chacun d'entre eux et ainsi de perdre la maîtrise



à Saint-Martin des Champs

de l'opération et la cohérence de l'ensemble.

Le cas le plus emblématique reste le devenir du musée d'évocation de l'histoire industrielle du Val d'Aubois à Grossouvre passé sous maîtrise du Conseil Général du Cher.

L'attitude équivoque de celui-ci me laisse perplexe : à vouloir en faire uniquement un instrument de sa politique touristique, nous n'en contrôlons plus le développement malgré la participation de nos subventions régionales.

Le risque de voir ce site changer de destination par manque de volonté politique, me hante l'esprit.

Reste la valorisation du Pays en label « Pays d'Art et d'Histoire » qui demeure un objectif majeur. Le chemin est encore long, mais les enjeux sont bien compris et l'investissement prévu à la hauteur des ambitions affichées.

Nous avons absolument besoin de ce type d'organisation professionnelle pour assurer une animation régulière de qualité.

Quand on se retourne sur ces dix années écoulées, on peut être fier du travail accompli par tous. Nous pouvons fêter notre dixième anniversaire en toute sérénité.

Alors rendez-vous en 2008.

Emmanuel Lecomte

Président d'Aubois de Terres et de Feux

Maire de Chaumont

Président de la commission tourisme du Pays Loire-Val d'Aubois

De l'artisanat à la moyenne entreprise

La tuilerie briqueterie de La Rive fut créée il y a environ deux siècles. Située sur la commune de St Martin des Champs, elle a connu une activité importante au 19^e siècle et dans la première moitié du 20^e siècle puisqu'elle a employé jusqu'à 30 personnes. Il faut dire qu'à cette époque, avec peu ou pas de mécanisation, ce travail devait demander beaucoup de main-d'œuvre. Il est probable que cette activité ait eu dans ses débuts un caractère plus artisanal qu'industriel, mais l'ouverture du canal latéral à la Loire en 1838 représentait à cette époque un atout majeur dans l'acheminement des matériaux, provoquant un élargissement du marché et donc un développement de la production.

P. Delval.

L'usine de la Rive à Saint-Martin-des-Champs

Texte et illustrations de Pierre Delval, comptable en retraite.



Exploitation de l'argile locale

Après malaxage de l'argile locale à laquelle on ajoutait de l'argile provenant de Mornay-Berry, argile plus grasse afin d'obtenir une consistance plus compacte de la matière, on procédait au découpage des pièces. D'après le témoignage d'un ancien ouvrier décédé depuis, le préposé au découpage des pièces ne chômait pas. Il effectuait les découpes au moyen d'une sorte de fil à couper le beurre à un train si soutenu qu'il prenait à peine le temps de manger ! Les découpes terminées, les pièces étaient entreposées dans un local pour subir un séchage qui durait environ trois semaines. Après ce temps de séchage, les pièces étaient à nouveau manipulées pour être placées dans le four, la cuisson et l'ébarbage constituant les phases terminales de fabrication. L'implantation de cette usine à St Martin des Champs n'est sans doute pas le fruit d'une prédilection quelconque, mais plutôt le choix d'un pragmatisme économique. En effet, la proximité de cette argile qu'on prenait dans le terrier aux abords mêmes de la tuilerie et qu'on transportait par wagonnet, constituait un approvisionnement à bon marché de la matière première.

Tuiles et briques marquées La Rive

Monsieur Lauverjon Marcel, témoin contemporain, descendant de ces tuiliers et exploitant agricole de son état, évoque le souvenir de son grand-père,

Pierre Lauverjon, qui prit en « fermage » dit-il, l'usine de la Rive. Le terme de « fermage » qu'utilise monsieur Marcel Lauverjon pour parler de location, s'explique naturellement de par son activité professionnelle mais, au-delà, le vocabulaire employé traduit bien l'aspect insolite d'une activité industrielle dans un monde qui demeure essentiellement rural. L'usine de la Rive a appartenu à la famille Lauverjon pendant la plus grande partie de son existence. Pierre Lauverjon succéda à ses parents pour la reprise du fermage et le céda en 1900 à ses enfants Louis et Gabriel qui achetèrent l'usine en 1916. Ils la revendirent en 1921 à un monsieur Daissiois. Monsieur Souillard reprit l'affaire en 1928 pour ensuite laisser cette activité jusqu'en 1942, date à laquelle la fabrication fut définitivement arrêtée. Faut-il rappeler que la France supportait l'occupation allemande et que cette période n'était pas particulièrement propice à l'épanouissement d'une activité industrielle ou commerciale.

Selon le témoignage d'un ancien ouvrier aujourd'hui décédé, ce monsieur IteI employait beaucoup de transalpins et la cheminée de 33 mètres de hauteur, aurait, paraît-il été érigée brique après brique par un Italien. En 1940, le site devint même momentanément le lieu de résidence d'un état-major français constitué à la hâte et chargé de stopper l'avance allemande pour la maintenir sur la rive droite de la Loire. La fabrication ne reprit jamais après 1942 et le site fut transformé en dépôt de matériaux de

construction. En 1960, la coopérative du Sancerrois devint propriétaire pour y entreposer des céréales et des produits agricoles. On peut donc considérer que la boucle est bouclée et qu'après plus de 150 ans, le lieu retrouve une activité liée à l'agriculture et en adéquation avec un environnement rural.

Activité annexe : l'exploitation du calcaire

Mais revenons à la tuilerie elle-même. Elle a possédé un four à chaux jusqu'en 1910. La production de ce four concernait essentiellement les vigneron de Sancerre, Pouilly et La Charité sur Loire pour le chaulage de leurs vignes. La pierre calcaire destinée à la fabrication de la chaux était extraite d'une carrière appartenant à la famille Lauverjon qui se situait entre la route d'Herry et un ancien chemin qu'on appelait la rue de Sancerre, face au moulin à écorce. Cet emplacement, bouleversé par le remembrement, a fait disparaître la carrière et l'ancienne rue qui devait rejoindre autrefois le pont Mulon. Aujourd'hui, ces terres présentent une surface cultivée, recelant dans leur profondeur une longue histoire. Lorsque vous poursuivez votre route en direction d'Herry, vous pouvez encore apercevoir sur votre droite une petite carrière. Sur le côté gauche et presque à la même hauteur, existait également une carrière faisant pendant longtemps office de décharge pour les communes de Sancergues et St Martin des Champs, totalement comblée et en culture aujourd'hui.

Ces deux carrières n'appartenaient pas à la famille Lauverjon et leur exploitation concernait principalement l'extraction de la pierre destinée à la construction. On ne peut cependant pas affirmer avec certitude qu'elles n'alimentèrent pas aussi le four à chaux.

Hommage communal

Malgré la modernisation de l'usine en 1912, la restauration du four en 1920, l'agrandissement en 1933, et une production journalière de 3000 tuiles, la rentabilité insuffisante aboutit à une cessation totale de la production en 1942. Après la guerre, de nouvelles technologies apparaissent, de nouveaux produits pour la construction moins chers que la brique ou la petite tuile plate vont être utilisés. Dépourvue des installations nécessaires à la fabrication de la tuile mécanique beaucoup plus économique, la tuilerie de la Rive ne saisit pas cette opportunité d'après guerre alors que la reconstruction bat son plein.

En 2001, la commune de St Martin-des-Champs achète cette friche industrielle à la coopérative du Sancerrois et décide d'en faire un parc arboré, un lieu de détente, de repos et de loisirs. Voilà donc une heureuse initiative de la municipalité qui embellira le présent sans négliger le souvenir de cette époque puisque la cheminée, seul vestige de ce prestigieux passé, nous rappellera du haut de ses 33 mètres qu'ici, des hommes ont vécu les débuts d'un monde industriel qui ne cessera plus d'évoluer.



L'auteur tient à exprimer ses remerciements à la famille Lauverjon et à la municipalité de Saint-Martin-des-Champs qui lui ont apporté les informations sans lesquelles ce document n'aurait pas été réalisable.

Des cheminées



par Annie Laurant

Autre tuilerie proche, fondée par un Lauverjon. photo : Alain Giraud

Les cheminées, jadis en brique, lançaient haut leur panache de fumée, signe visible d'une activité productive et d'emplois occupés. Leur fonction a cessé, souvent associée à des fours anciens ou à une machine à vapeur, telles celles des usines à chaux de Jouet : Susset, Panama, Grandjean...

Leur état d'abandon faisant redouter un accident, beaucoup ont été démolies (haut fourneau de Précy, etc.). Cependant, en Val d'Aubois, une dizaine, au moins sont encore debout. De section d'abord carrée (briqueterie Sauvard à La Guerche vers 1852) puis ronde, elles s'élèvent en s'amincissant vers un couronnement essentiellement ornemental. Leur hauteur, adaptée au tirage souhaité pour les foyers d'atelier ou de chaudière, dépassant parfois 30 m, avait alors exigé le recours à un constructeur spécialisé. Parfois parées de dessins géométriques aux couleurs contrastées (La Guerche), elles peuvent encore porter la marque de l'entrepreneur ou leur date de construction (1908, tuilerie de Grossouvre).

Les propriétaires actuels essaient de les maintenir, en agissant eux-mêmes (minoterie de Faguin, La Guerche), ou en s'adressant à des maçons autorisés. De telles cheminées jalonnent l'espace patrimonial d'un pays.

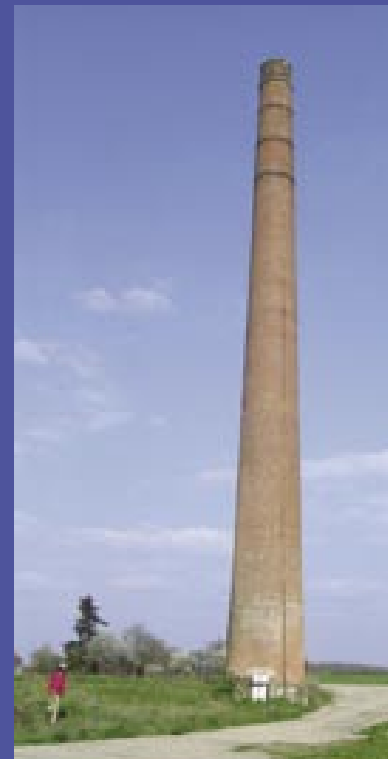


photo : Alain Giraud

Dans un nouveau parc municipal une cheminée témoigne



L'usine de la Rive a produit de la chaux jusqu'en 1910, et des briques et de la tuile plate jusqu'en 1942.



Se souvenir de la carrosserie Rétif à Sancoins

Texte : Geneviève Cagnard aimablement renseignée par MM. Marchal et Valentin.
Illustrations : coll. Bernard Declerck

A Sancoins (Cher), la façade de l'usine Rétif vient de céder. Dans son bas-relief, le fondateur Jacques Rétif a le regard bien triste. Il avait créé cette manufacture de voitures hippomobiles avec ses fils aînés, juste avant de quitter ce monde, en 1883.

Jacques Rétif, d'une famille de drapiers d'Ainay le Château (Allier), se marie à Sancoins en 1844 et s'installe sellier rue Ste Catherine. Il répare et fabrique des voitures à chevaux. Ville de foires et marchés au carrefour de trois départements, Sancoins s'agrandit. Le commerce est florissant, les routes s'améliorent, le Canal de Berry favorise les échanges. Jacques Rétif, vers 1860, construit un atelier de carrosserie route de Saint-Amand dans le quartier de la nouvelle église.

Sous le Second Empire, la carrosserie hippomobile française est en pleine expansion. Les véhicules s'allègent, sont plus confortables (ressorts) et la sécurité est améliorée, à l'image de ce qui se fait déjà en Angleterre. Les modèles sont variés et les familles bourgeoises achètent des voitures de luxe affichant ainsi leur réussite sociale.

Emile et Ernest, les fils aînés de J. Rétif, font leurs études à l'école des Arts et Manufactures à Paris où les vitrines des Champs Elysées présentent les plus beaux modèles des grands carrossiers Kellner, Binder. En 1870-71, Paris est en proie aux bombardements et aux événements de la Commune. L'entreprise sancoinnaise reçoit des commandes supplémentaires.

Jacques Rétif et ses fils achètent des terrains route de Saint-Amand, s'équipent d'une scierie mécanique et implantent alors une grande manufacture. Emile et Ernest habitent des pavillons jumeaux accolés à la façade commerciale de l'usine ; des logements sont construits pour les ouvriers et les membres du bureau d'étude.

Cette véritable ruche de dessinateurs, d'ouvriers spécialisés (près de 300) - menuisiers, charrons, limeurs, ajusteurs, forgerons, selliers, peintres en voitures -, très souvent originaires d'autres départements, fera naître landaus, vis-à-vis, phaétons, breaks, duc-victoria ... ou des véhicules utilitaires, charrettes ou omnibus. Des catalogues en couleur proposent ces véhicules magnifiques qui démontrent que l'usine Rétif avait sa place au rang national. Sorties des ateliers (plus de 800 par an), les voitures sont acheminées, finies ou en "blanc", par chemin de fer (de Saint-Pierre-le-Moutier ou de La Guerche-sur-l'Aubois) vers Paris, Lyon ou autres capitales étrangères.

Au début du XXème siècle, l'aventure automobile est tentée par les gendres d'Emile Rétif, MM. Harrand et Gaimy, notamment pour Ariès, Delaunay, Belleville. La guerre 14-18 met un coup d'arrêt à

ces projets ; l'usine travaille pour l'aviation durant le conflit. Ensuite malgré des améliorations techniques, elle n'arrivera pas à prendre pied dans les nouveaux marchés du transport ; elle fermera ses portes à l'aube de la seconde guerre mondiale. Les bâtiments ont accueilli ensuite différentes entreprises. Dans les années 1980 un incendie a causé de gros dégâts (usine de plastiques). La commune de Sancoins a acheté cet espace industriel pour ses locaux techniques, parkings et autres projets en cours. Elle a conservé le fronton démonté de l'usine pour l'intégrer dans une nouvelle construction, (près des pavillons jumeaux construits pour les frères Rétif), souvenir d'une activité passée prestigieuse.



un extrait du catalogue de la firme sancoinnaise
Cf. : J. Libourel. Voitures hippomobiles. Éd. du patrimoine. Monum. 2005.
(A. D. du Cher BR 1233)

AUBOIS DE TERRES ET DE FEUX

ATE 18150 CUFFY
4 rue de la mairie
Président Emmanuel LECOMTE
atfaubois@aol.com

LA VOIX DU PATRIMOINE DE L'INDUSTRIE

Directeur de la publication : Emmanuel LECOMTE
Rédacteur général : Annie LAURANT
Mise en page : Alain GIRAUD
Iconographie : ATF
N° ISSN : 1288 - 1007
Impression : Alinéa Print Paris-Nevers

